

# Les barbes rouges...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **84 (1957)**

Heft 5

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-230351>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## *Les barbes rouges...*

*Châtel est le dernier village de la belle vallée d'Abondance. Il est situé sur le penchant d'une colline boisée et riche en pâturages. Le riant bassin qui termine la vallée est cerné de l'est au sud par le plateau de Châtel et arrosé par la Dranse, qui décrit là un arc gracieux. En me régaland d'une truite exquisite, j'ai ouï, à l'auberge, une aventure merveilleuse qui advint, au temps d'autrefois, à trois garçons du pays dont l'intention était de courir le monde et qui n'allèrent pas plus loin que Monthey.*

Ces trois garçons étaient fils de veuve. Un peu simples d'esprit, aucun d'eux n'aurait, comme on dit, inventé la poudre.

Ils n'avaient point de malice ; ils faisaient durer leur repas autant qu'il leur était possible, dormaient seize heures sur vingt-quatre, et le reste du temps ne savaient que faire de leurs grands bras. Un jour, enfin, leur mère prit la résolution de les envoyer chercher leur vie dans le monde.

— Si vous continuez, leur dit-elle, à rester ici sans rien faire, il me faudra

bientôt vendre la maison, le plantage et la chèvre. Alors je n'aurai plus qu'à aller de porte en porte mendier mon pain. Partez, mes enfants ; vous êtes forts : vous trouverez bien à vous mettre en service dans quelque bonne maison.

Et ils partirent ; mais, au lieu de descendre sur Abondance, ils passèrent à Morgins et s'acheminèrent par le val d'Illiez sur Monthey. Or, dans l'après-midi, comme ils s'étaient assis au bord du chemin, pour manger une croûte de pain et boire une goutte de vieux kirsch,

un vieillard, très grand, très barbu et vêtu d'une sorte de robe grise, s'approcha d'eux sans qu'ils eussent pu dire d'où ce bonhomme était sorti. Et il leur demanda où ils allaient.

— Nous cherchons des gens qui aient besoin de trois paires de bras, pour nous mettre à leur service.

— C'est bien, répondit le vieillard ; il faut travailler. Moi, je ne suis qu'un pauvre médecin, et je me sers moi-même. Mais j'ai un bon conseil à vous donner : prenez garde aux trois barbes rouges.

Les jeunes gens se remirent à marcher et, comme ils arrivaient au-dessus de Monthey, émerveillés par la vue de la vallée du Rhône, si riante à leurs pieds, ils virent tout à coup paraître devant eux trois hommes richement vêtus, montés sur trois chevaux noirs. Ils avaient tous trois des barbes rouges.

— Où allez-vous ? leur dit l'un des cavaliers.

Les trois frères, stupéfaits et peu courageux, ne savaient trop ce qu'ils devaient répondre. Ils se souvenaient d'ailleurs de l'avis du vieillard.

— Où allez-vous ? Que cherchez-vous ? reprit le cavalier.

Il fallait cependant répondre, et comme ils n'avaient pas grande imagination, nos trois lurons dire encore simplement qu'ils cherchaient à se mettre en service.

— Cela se trouve bien, mes enfants, dit le deuxième cavalier : nous avons besoin de trois hommes. Suivez-nous ; vous n'aurez pas grand-chose à faire et vous serez bien payés. En un an vous gagnerez plus avec nous qu'en dix ans avec d'autres.

Les trois jeunes gens se regardèrent comme pour s'interroger.

— Dans un an, vous aurez chacun cent beaux écus d'or, dit le troisième cavalier.

Ces paroles firent lever tout d'un coup la jambe à chacun des trois frères, et ils suivirent les barbes rouges.

Combien de temps ils marchèrent par monts et par vaux, sans reconnaître ni clochers, ni villages, jamais ils ne le surent, mais la route fut longue. Enfin ils arrivèrent aux portes d'un château flanqué de trois hautes tours.

Un des cavaliers leur dit :

— Chacun de vous va monter sur une de ces tours. Il y restera jour et nuit pendant une année. On lui portera là-haut sa nourriture. Il n'aura qu'une chose à faire. Le premier, sur la tour à droite, dira une fois chaque matin ces seuls mots : « Nous sommes trois frères » ; le deuxième, sur la tour du milieu, dira : « Pour un peu d'or » ; le troisième dira : « Faites-nous justice ».

Les trois frères pensèrent que c'était là une manière de gagner beaucoup d'argent qui ne les fatiguerait guère, et furent très contents d'avoir trouvé une condition où il n'était besoin ni d'adresse, ni de savoir, ni d'esprit. Et c'était là leur grande erreur, comme on va bientôt le constater !

Du reste, ils s'acquittèrent en conscience de ce qu'on leur avait ordonné, ne faisant rien sur leur tour, bayant, comme on dit, aux corneilles, et ne pensant jamais à rien ni à quiconque.

Au bout d'un an ils descendirent. On leur donna à chacun cent écus d'or et on les mit à la porte du château.

Or ils s'aperçurent alors d'une chose bien extraordinaire : c'est qu'ils n'avaient plus une seule idée dans la tête et qu'ils avaient tout à fait désappris de parler.

Un homme vint à passer. Il leur souhaila gaîment le bonjour et leur dit :

— D'où venez-vous, mes gars ?

Le premier voulut répondre avec politesse, mais il ne put prononcer que ces mots :

— Nous sommes trois frères.

— Ah ! ça se voit de reste à la ressemblance ; mais d'où venez-vous ?

Le second répondit en voulant sourire :

— Pour un peu d'or.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Vous moquez-vous de moi ? dit le passant.

— Faites-nous justice ! lui cria le troisième.

— Allez, vous êtes trois fameux imbeciles ! dit le passant en colère ; et il s'éloigna.

Un peu plus loin, les trois frères étant au sommet d'une petite montagne, virent au bas une scène horrible. Un homme en tuait un autre. Ils se hâtèrent de descendre ; mais l'assassin se sauva et ils n'arrivèrent que juste à temps pour entendre le dernier soupir de la victime. Tandis qu'ils la regardaient, des soldats survinrent, et ne doutant pas qu'ils ne fussent les coupables, les lièrent avec des cordes et les conduisirent à la ville voisine devant le juge.

Le juge les interrogea.

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes trois frères, répondit le premier des trois jeunes gens.

— Malheureux, pourquoi avez-vous tué cet homme ?

— Pour un peu d'or, répondit le second frère.

— Au moins, voilà de la franchise ! vous êtes des coquins impudents comme je n'en ai jamais vu ! Il n'y a pas besoin de plus de paroles et je vais vous faire pendre.

— Faites-nous justice, dit le troisième frère.

— Certainement, et ce ne sera certes pas long.

Les trois frères furent conduits au gibet où déjà on s'apprêtait à les suspendre haut et court. Ils auraient bien voulu parler pour se défendre, mais ils ne trouvaient pas un mot dans leur cervelle ni sur leurs lèvres.

A ce moment, le grand vieillard à la robe grise qu'ils avaient rencontré dans la forêt sortit de la foule, une petite coupe de bois à la main, et il dit au chef des soldats :

— Laissez ces pauvres diables boire un peu de ce cordial ; c'est la dernière fois qu'ils boiront.

L'officier fut sensible à cette remarque.

A peine les trois jeunes gens eurent-ils goûté un peu de la liqueur que leurs langues se délièrent.

— Voici l'assassin ! s'écrièrent-ils en montrant un homme dans la foule... Et voilà les trois barbes rouges qui rient ! ajoutèrent-ils.

Les trois cavaliers à barbe rouge, entendant ces mots, s'élançèrent au galop et disparurent. Mais l'assassin, qui était à pied, fut pris, et, tout déconcerté, avoua son crime.

Ainsi, les trois jeunes gens furent reconnus innocents et mis en liberté.

L'histoire ne dit pas s'ils revinrent à Châtel après fortune faite. En revanche, les bonnes gens ajoutent, en se signant, que ces *trois barbes rouges* étaient trois fils du diable. On ne les revit plus et le vieux médecin pas davantage.

PAIE VITE

**MUTUELLE**  
VAUDOISE ACCIDENTS

PAIE BIEN